

Zeitschrift: Reihe Kriminologie / Schweizerische Arbeitsgruppe für Kriminologie = Collection criminologie / Groupe suisse de travail de criminologie

Herausgeber: Schweizerische Arbeitsgruppe für Kriminologie

Band: 8 (1990)

Artikel: La violence au quotidien dans la vie familiale

Autor: Bettschart, W.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1051362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA VIOLENCE AU QUOTIDIEN DANS LA VIE FAMILIALE

W. Bettschart

Introduction

En préparant ce travail, une réflexion que je voulais reléguer en bas de page comme une simple remarque a pris une place de plus en plus importante. Il s'agissait d'une question linguistique inhérente à toute traduction. Les mots, la parole, le langage, sont les instruments de travail les plus importants pour le psychiatre-psychothérapeute; par conséquent ils méritent que l'on y attache la plus grande attention. Le terme français "violence" ne rend que l'un des aspects de l'allemand "Gewalt", mot qui renvoie autant à des éléments positifs que négatifs. L'allemand "die elterliche Gewalt" est traduit par "la puissance parentale" et "die richterliche Gewalt" devient "l'autorité judiciaire", tout comme en politique on parle "d'autorité" législative et exécutive. Il faudrait une analyse plus fine pour saisir les nuances de chacune des deux langues qui doivent être traduites en français par plusieurs mot-clefs: puissance, autorité, pouvoir et force. En allemand seul l'abus de puissance ou de force est considéré comme un élément négatif et destructeur, alors que le côté positif peut être rapproché à l'autorité et à la sécurité, donc à des références d'éléments stables qui ordonnent et assurent une certaine continuité. Par contre, en français le terme "violence" implique toujours infraction, rupture de la continuité et intrusion. Dans le "Petit Robert" sous "violence" nous lisons les quatre sens possibles:

- 1) **faire violence:** forcer, violer; se contenir, se contraindre, dans le sens de "se faire violence"; dénaturer; l'acte de violence: la brutalité.
- 2) **une violence:** acte par lequel s'exerce cette force.
3. **disposition naturelle à l'expression brutale des sentiments, comme** brutalité, colère, fureur, irascibilité, véhémence.

- 4) **force brutale** d'une chose, d'un phénomène, telle que fureur, virulence, ou encore intensité, vivacité, ardeur, frénésie, impétuosité.

En changeant de langue, ce n'est pas seulement le contenu, le signifié qui change, mais aussi le sens, la connotation affective indissolublement liée à chaque mot. La signification du mot allemand "Gewalt" ne peut être comprise que dans l'ensemble de la phrase, alors qu'en français le terme de "violence" est toujours lié à des représentations d'angoisse, d'effroi, de crainte et de destruction.

Pour notre propos nous retiendrons que les termes "Gewalt" et "violence" ne sont que partiellement synonymes et que le mot "Gewalt" ne peut pas se traduire par un seul mot français. Nous laissons aux personnes compétentes le soin de développer cette différence de sens et de vécu des mots, probablement liée à des différences de culture et de mentalité. Le terme "Gewalt" provient de l'ancien haut-allemand "Giwalt" qu'on peut rattacher au mot latin "valere", celui de "violence" trouve sa source dans le latin "violentia". Je précise, pour mieux me faire comprendre, que dans cet exposé je ne parlerai que de la violence dans le sens français du terme. Cette restriction m'a d'abord semblé présenter un inconvénient, mais au fur et à mesure de mes réflexions elle m'est apparue nettement avantageuse, car la notion de violence était ainsi clairement définie. Je tiens d'ailleurs à préciser que j'évite de parler d'agressivité, qui a une signification plus globale que celle de "violence", la violence n'étant que l'une des formes particulières de l'agressivité. Ce terme est d'ailleurs utilisé à tort et à travers car il est devenu un concept passe-partout à tel point qu'il doit être à chaque fois accompagné d'un adjectif: agressivité constructive, créatrice, destructrice, sadique, etc.

La banalisation de la violence

La violence fait partie de notre vie quotidienne. Nous en sommes autant les acteurs que les spectateurs et les victimes. Les événements qui deviennent une réalité journalière risquent de perdre leur importance et de devenir des épisodes courants et ordinaires. Accidents, guerres, meurtres, faim dans le monde, souffrance physique et psychique par manque de soins, sont classés sous

la rubrique des "faits divers". Cette banalisation implique le danger d'accepter plus ou moins passivement des actes et des situations de violence. En effet, comment supporter les images et les descriptions qui nous sont fournies tous les jours par les médias? Comment réagir à la réalité horrible de la souffrance des dizaines de milliers d'enfants qui, chaque jour, meurent de faim, sont exploités par le travail ou obligés de se prostituer, sont les victimes de toutes sortes de mauvais traitements et sont marqués physiquement et psychiquement par les guerres? Nous acceptons trop facilement, comme les multiples autres aléas fâcheux faisant partie de notre vie, des circonstances qui en fait devraient être exceptionnelles. Il s'ensuit une sorte de sentiment d'impuissance qui mène à la mise à distance, la résignation, l'abandon de tout espoir d'éventuel changement ou à des manifestations de révolte, d'explosion dramatique. Quelle que soit notre attitude, nous constatons que la violence sous ses diverses formes est entrée dans notre vie quotidienne. Des atrocités observées sur le plan planétaire sont rapportées avec force détails et entrent dans le microcosme familial par les possibilités modernes qu'offrent les mass media. Dans la vie familiale les actes de violence physique sont moins fréquents, par contre nous observons la violence psychologique au quotidien. Je pense à certains conflits conjugaux, souvent de véritables enfers pour le couple et les enfants, aux secrets et aux non-dits qui concernent l'un ou l'autre des membres de la famille et qui pèsent sur la vie familiale, ou aux véritables attitudes terroristes qui peuvent régner dans certaines familles. Citons entre autres les familles d'alcoolique où nous observons comme une constante l'oscillation entre soumission et éclatement de violence. Ni l'une, ni l'autre de ces attitudes n'apporte de solution, parce que les multiples manifestations de la violence, physiques, psychiques et morales, sont acceptées comme le sort ou le destin inhérents à notre existence. De crise en crise, entrecoupés d'accalmies trompeuses, les conflits ne sont ni abordés, ni élaborés. La fatalité, souvent les satisfactions sado-masochiques, règnent en maîtres. Il est sans doute vrai que la violence est inhérente à la nature humaine. Nous la subissons et la faisons subir. Mais nous voilà pris au piège! Car il en résulte l'un des effets les plus dangereux de la banalisation qui consiste en une attitude défensive, attitude qu'il ne faut pas confondre avec indifférence ou désintérêt; il s'agit davantage d'un repli sur soi-même; on fait le "gros dos" pour ne pas être submergé par l'angoisse. Il en résulte, sur le plan individuel et familial, la mise à distance d'une sphère particulièrement anxiogène de notre vie psychique et relationnelle pour éviter la confrontation et l'élaboration de la violence. Mais

ne pouvons-nous pas dire aussi que, sur le plan scientifique, les recherches systématiques sur la violence, si possible pluridisciplinaires, menées par des médecins, psychologues, sociologues et biologistes, sont rares? La confrontation à l'un des plus profonds aspects de notre vie, encore plus angoissant que notre sexualité, fait peur. Néanmoins nous ne pouvons plus retarder le moment de mettre toute notre énergie dans l'étude scientifique de la violence. Il en va de la survie de l'humanité que de mieux comprendre les causes et la genèse de la violence ainsi qu'à chercher des mesures préventives et les remèdes possibles, autres que la contre-violence, la non-violence, la négation de la violence et l'élaboration de projets idéalisés et peu réalistes. Certes, l'oeuvre de Sigmund FREUD, particulièrement dans sa deuxième partie, essaie d'élaborer une théorie de l'agressivité, mais surtout dans sa relation avec la sexualité. Nous avons lu avec le plus grand intérêt les travaux de René GIRARD, fertiles sur le plan philosophique et religieux, apportant un élément important à la compréhension de la violence par le processus induit par le désir mimétique. Des biologistes, comme Pierre KARLI, ont apporté des connaissances capitales à la compréhension de la violence, mais ces travaux ne sont pas sans autre transposables à l'homme.

Rupture de la cohérence et violence

Chaque être humain, chaque famille, comme d'ailleurs chaque système, qu'il soit vivant ou physique, a besoin d'une cohérence diachronique et synchronique. Chaque rupture de l'homéostase d'un sujet et/ou du contexte familial risque de déclencher la violence. Tout changement, qu'il soit intra- ou extrapsychique, peut provoquer l'émergence de sentiments ou d'actes violents. Nous devons nous demander comment le sujet autant que la famille, qui se trouvent en continuels transformation et développement, maîtrisent et métabolisent les modifications. L'enfant, en fonction de sa dépendance, est particulièrement vulnérable. De par son développement il induit et impose des changements continuels aux parents, alors que les parents qui parcourent les différentes étapes de leur vie sont à leur tour à la source de changements. Les interrelations familiales sont ainsi imprégnées d'un besoin de cohérence d'une part et d'exigences de transformation d'autre part. Il en résulte un processus dynamique à deux pôles: celui de la stabilité et de la dépendance et celui de l'indépendance et de individuation. Aujourd'hui nous savons que la position un peu naïve qui veut que ce processus se déroule bien si l'on fait confiance à la

nature n'est pas juste. Au contraire, l'équilibre familial a besoin d'être soigneusement entretenu, d'autant plus que les facteurs de perturbation sont devenus trop nombreux dans notre société. En plus, les colossales habitations de béton où les familles logent dans des cages non différenciées nous ont fait oublier le sens historique et symbolique du mot "foyer". Le feu réunissant la famille, le foyer était le centre de chaleur et de rencontre, l'endroit vivant. Ce feu devait être entretenu: négligé, il s'éteignait, trop approvisionné, il risquait d'embraser la maison. Comme pour le feu, la crise familiale éclate si la vie du foyer n'est plus soignée. La famille sans chaleur, sans dénominateur commun, sans tendresse, sans échanges ni volonté de vivre ensemble, est vouée à l'échec. La référence au type de logement est l'un des exemples de risque pour la vie familiale. La famille nucléaire doit vivre seule, elle a peu de place pour accueillir des amis et des membres de la famille d'origine. En cas de difficultés, par exemple de maladie, de détresse psychique, de tensions, il n'existe aucune possibilité de relations substitutives avec d'autres membres de la famille. L'individuation, la séparation ont fait place à la solitude et à l'isolement.

La vie familiale n'est possible que si chaque individu travaille à son propre équilibre, si chacun apporte en proportion raisonnable autant de satisfaction et de plaisirs qu'il en retire, ou bien si la famille peut, en tant que groupe, trouver des satisfactions, garder l'intérêt de créer et de vivre ensemble et être à l'écoute de l'autre. Il est sans doute inutile de souligner que chaque parent doit laisser suffisamment d'espace à l'autre pour lui permettre de développer sa créativité. L'équilibre familial exige des attitudes pas trop contraignantes à l'égard du conjoint pour laisser la place aux projets, aux rêves et aux désirs.

La grossesse, la naissance, puis l'évolution rapide de l'enfant qui va de la dépendance totale à la séparation progressive, imposent des changements importants aux parents et à la fratrie. Les risques de confrontation violente sont d'autant plus grands que l'attente des parents diverge de l'attitude et de l'attente de l'enfant et de l'adolescent. Autrement dit, la violence peut éclater d'autant plus facilement que les fantasmes des parents ne correspondent pas à la réalité de l'enfant, par exemple si les parents espèrent que l'enfant fera des études, ou si l'enfant remplace un autre enfant décédé. Il faut aussi souligner que l'enfant a subi un certain nombre de violences au moment de l'accouchement et qu'en retour il manifeste souvent durement et violemment sa présence comme bébé, que ce soit pour réclamer le sein ou la présence de l'un

des parents. Pensons également aux différentes étapes évolutives comme entre autres, l'âge de trois ans, phase d'opposition où, avec l'acquisition de la notion du "moi", l'enfant exprime son identité nouvellement acquise, ou plus tard aux nombreuses occasions de rivalité où il faut garder ou acquérir la place qui lui semble la sienne.

La violence selon l'organisation psychique de l'enfant et de l'adulte, peut se diriger autant contre des objets, des personnes, tels les camarades, les parents, les frères et soeurs, que, dans certains cas, contre soi-même dans différentes formes d'autosabotage qui, à l'extrême, vont à la tentative de suicide et au suicide.

Dans ce contexte, nous devons parler du cadre que la famille se donne et du cadre qu'elle donne à l'enfant. D.W. WINNICOTT a développé la notion de cadre dans ses travaux sur la relation mère-nourrisson. La notion de "holding" (maintien) est d'abord utilisée pour indiquer que la mère porte physiquement l'enfant, mais il désigne aussi tout ce que l'environnement fournit au concept de la vie commune. Il s'agit là d'une fonction essentielle de la mère, puis de l'entourage, physique d'abord, symbolique ensuite, pour assurer la cohérence intérieure et l'homéostase de l'enfant. Il revient aux parents, tout au long du développement de l'enfant, d'assurer à celui-ci ce cadre, cet espace, dans lequel il peut s'organiser et se structurer. Nous constatons que les enfants sont appelés à assumer le rôle parental. Ceci est le cas, par exemple, lorsqu'un enfant est conçu pour réparer un mariage ou dans des situations où les parents attendent tout de lui et qu'il les prenne "en charge" (parentification).

Les différents aspects de la violence

La notion de violence ne désigne pas seulement un acte intentionnel, destructeur. Nous avons déjà parlé des actes de violence, mais souvent la violence n'est pas prémeditée et est pourtant présente dans nos relations familiales et professionnelles. Chacun subit des exigences qui lui sont imposées de façon incontournable. Notre vie moderne nous soumet à des violences souvent insupportables, telles que les bruits de voitures, des voisins, les trajets obligés dans des bus et des trains surpeuplés, le manque d'égards des autres. Au vu des nombreuses utilisations du mot "violence" nous devons mieux définir les

quatre aspects de celui-ci. Dans la pratique, différents paramètres interviennent; l'éclosion de la violence a toujours des causes plurifactorielles.

1. Le tempérament violent:

La notion de tempérament, peu utilisée chez nous, est surtout familière dans les pays anglo-saxons, dans le sens d'une organisation de la personnalité en fonction de facteurs innés.

Comme le montrent les dernières recherches, il existe sans aucun doute, chez chacun d'entre nous, des différences individuelles considérables, probablement dès la naissance quant à l'état et aux réactions émotionnelles, à la stabilité ou instabilité de la thymie et l'intrication entre l'affect et l'intelligence. Pour prendre les extrêmes, il existe sans aucun doute des sujets à tempérament colérique et d'autres dont les réactions sont peu émitives. Le tempérament semble être en relation avec l'intégration des affects et des émotions, retenue chez l'un, explosive chez l'autre. La valorisation d'un type de comportement ou de l'autre se fait selon le style de la vie familiale, scolaire et sociale. Dans ce contexte nous devons ajouter la notion de passion qui va autant de celle de souffrance à celle d'amour et d'adoration et à celle d'amour-violent et de fanatisme. Depuis des siècles, dans notre culture occidentale, la passion en tant que sentiment violent est cultivée. Pensons seulement qu'un meurtrier qui tue son rival par passion est innocenté! Nous cultivons les passions tout en nous repliant, angoissés, quand elles accomplissent leur oeuvre destructrice. Nous sommes donc face à une véritable contradiction, où nous adorons ce qui peut nous mener à la destruction.

2. Violence-sentiment:

Il s'agit d'une sensation de nos propres affects ou de ceux d'autrui. Chaque être humain ressent à certains moments des sentiments véhéments et brutaux: il a envie d'exploser, de se venger, de taper sur la table, de crier, de donner des coups de pied. Ces moments ne doivent pas être forcément négatifs mais peuvent être liés à la découverte en soi de sentiments agressifs qui angoissent. A son tour, l'angoisse engendre le

passage à l'acte violent. La violence des sentiments éprouvés ne doit pas être liée à l'agressivité. La prise de conscience d'un amour incestueux peut être extrêmement violente, tout comme la perception par un parent que son enfant ressemble au conjoint.

Dernièrement une mère, en présence de son mari, nous a raconté son sentiment violent envers sa fille, quand elle s'est réveillée après la césarienne. L'infirmière lui a montré le bébé et elle a subi un choc quand elle a constaté que celui-ci ressemblait à son mari et à sa belle-famille. Cette mère ne pouvait toucher l'enfant, refusait de le nourrir au sein. Inutile de dire que l'enfant, dont nous avons fait la connaissance comme adolescente, souffrait de graves troubles psychiques.

D'autre part, nous voyons un certain nombre d'enfants et d'adolescents bouleversés par l'angoisse de trop ressembler à l'un de leurs parents. Bien entendu, les choses ne sont pas simples et s'inscrivent toujours dans un contexte plus complexe, mais l'apparition de la violence est liée à la soudaineté et à la brutalité d'une prise de conscience. Elle laisse le sujet dans une sorte de désarroi, de désespoir, et une certaine vulnérabilité. "Comment puis-je être ainsi?", "Comment puis-je penser ainsi?", "Pourquoi mon amour?", "Pourquoi ma haine?" sont alors des questions fréquentes. Elles peuvent mener à une maîtrise et une élaboration progressives de cette découverte, tout comme elle peuvent amener à de longues périodes de doute, à des passages à l'acte et de mise à l'épreuve de soi-même et de l'autre. Les blessures narcissiques peuvent laisser des cicatrices plus ou moins importantes. Ces prises de conscience sont fréquentes en famille sans être toujours pleinement conscientes. La vie en famille, qui demande sans cesse d'assumer son rôle conjugal et parental, peut réactiver, parfois douloureusement, d'anciens conflits personnels avec ses propres parents. Elle peut également révéler les ressources, les failles, des traits de caractère, ou la vie affective ou relationnelle. Une mère peut ainsi découvrir brusquement chez l'un de ses enfants certaines attitudes ou habitudes qu'elle n'a jamais osé avouer, qui existent chez elle et qu'elle a combattues de toutes ses forces. Elle peut découvrir qu'elle préfère ou aime davantage l'un ou l'autre de ses enfants. Notre langage d'amour et d'affection est infiltré par cette violence: j'aimerais te manger, j'aimerais te prendre entièrement en moi,

je ne te quitterai jamais, tu seras toujours à moi. Des locutions et des expressions pleines de sens qui peuvent effrayer de par leur violence, sans devenir des attitudes contraignantes pour les autres. Sans passer à l'acte affects et émotions peuvent rester dans le sujet même. Celui-ci éprouve trop d'angoisse pour pouvoir le dire ou l'agir. Dans certains cas nous assistons à des inhibitions massives qui peuvent infiltrer la pensée et l'agir. Chez certains sujets cette inhibition, ces sentiments agressifs, amènent à la culpabilité: ils se sentent mauvais, ingrats et indignes.

Quand nous parlons du sentiment-violence nous devons nous demander pourquoi les enfants aiment les histoires d'horreur, telles que les contes de fée, parfois très violents, et certaines émissions à la télévision. Il ne s'agit pas tant d'un effet carthartique que d'une possibilité de projection de ses propres sentiments de violence à l'extérieur. Quand les parents racontent un conte de fée, l'enfant peut se soulager de sa culpabilité. Il n'est pas le seul à avoir des sentiments horribles. Pour autant qu'ils ne soient pas angoissés par leurs propres sentiments de violence, les parents peuvent jouer un rôle d'étayage à l'égard des enfants (B. BETTELHEIM).

3. La violence dans la relation:

Les sentiments de violence agissent souvent dans la relation. Il s'agit d'autre chose que la décharge de la violence, dont nous traiterons tout à l'heure, mais des relations imprégnées de violence. On peut utiliser ici le terme de "faire violence", que je désire aborder plus sur le plan verbal qu'au niveau de l'agir. Dans combien de familles découvrons-nous que l'un des conjoints ou l'un des parents n'adresse plus la parole depuis des jours ou des semaines à l'autre conjoint ou à ses enfants? L'absence d'écoute, vécue comme une blessure narcissique et une frustration, est fréquente, sans parler du manque de disponibilité affective. De nombreux conflits (avec la famille d'origine, au travail, etc.) sont importés dans la propre famille; les frustrations vécues dans le cercle des camarades sont reprises dans la famille. La violence peut être déplacée sur la famille ou peut y éclater parce que le sujet ne se sent pas compris.

Dans de nombreuses familles ces expressions presque quotidiennes de violence sont insignifiantes et facilement maîtrisables. C'est vrai pour des couples ou des familles qui prennent le temps de parler et disposent des ressources intérieures nécessaires pour élaborer cette violence. Mais les familles n'ont pas toujours la disponibilité psychique nécessaire et entrent dans une sorte de cercle vicieux où chacun se laisse entraîner à activer, réactiver et amplifier le conflit. Chacun se retire, le couple n'a plus rien à se dire, n'a plus d'activités en commun et trouve de multiples occasions pour se faire des remarques désagréables. C'est dans ces situations que peut aussi s'installer l'indifférence, l'un ou l'autre peut amener à la séparation, au divorce, pour incompatibilité d'humeur ou dans des conjonctures plus heureuses chez le conseiller conjugal, le psychiatre ou le psychiatre d'enfants. Chez ce dernier, les parents avancent souvent comme motif de consultation les problèmes de l'enfant qui peuvent devenir la porte d'entrée permettant de traiter conflits familiaux ou conjugaux.

On peut sans doute dire que je dis des banalités. Il est vrai que ces échanges d'agressivité violente sont peut être banals et fréquents. Mais il est aussi vrai qu'ils peuvent être l'expression de problèmes intérieurs plus graves, annonciateurs d'une évolution où l'amour, peu à peu se transforme en haine ou en dévalorisation, voire en destruction de l'autre et de soi-même.

4. La violence imposée par les circonstances de la vie:

Nous ne pouvons nier l'importance de la violence imposée par un certain nombre d'événements que nous subissons au cours de notre vie: maladies, accidents, mort de proches, ruptures de liens amoureux, échecs professionnels, etc. Une très grande importance a été accordée ces dernières années à ces événements existentiels, appelés "life-events" dans les pays anglo-saxons. Néanmoins, les résultats des études et des recherches dans ce domaine ont fait place à un certain désenchantement, car elles avaient été entreprises dans l'attente et l'espoir de trouver la cause des déséquilibres psychiques ou comportementaux. Les études sur ces life-events ont déçu d'une certaine manière parce qu'il n'y a ni corrélation directe entre eux et l'équilibre mental, sauf dans des

situations tout à fait extrêmes, ni corrélation entre événement traumatisant et réaction du sujet. Néanmoins elles nous ont quand même apporté deux éléments de connaissances essentiels:

- D'une part ce n'est pas un événement isolé, même s'il est extrêmement violent, qui provoque un déséquilibre de la personne ou de la famille. La désorganisation s'installe plutôt avec la répétition d'événements traumatisants ou une situation traumatisante. Mais la famille et l'individu cherchent toujours une causalité, une raison, alors que nous constatons que la raison avancée est plutôt l'événement déclenchant mais pas la cause. Nous pouvons citer l'exemple de la naissance d'un enfant handicapé. C'est sans aucun doute un événement d'une violence inouïe, qui provoque des réactions massives mais qui, en principe, sont surmontées - je ne dirais pas acceptées, mais élaborées. Dans un tel contexte j'ai été appelé à témoigner au tribunal. Les parties demandaient que j'atteste que leur conflit conjugal et la séparation et le divorce qui en résulteront étaient causés par la naissance d'un enfant handicapé mental. Après un long travail les parents ont pu accepter que leur conflit conjugal existait bien avant la naissance de l'enfant handicapé qui avait seulement mis à jour leur grave conflit. A l'encontre de l'événement traumatisant, des situations conflictuelles ont d'importants effets pathogènes. Dans ce contexte je peux citer une famille dont la mère est extrêmement soucieuse, voire intrusive, pour préserver en particulier son fils aîné de tout danger qui pourrait venir des camarades, des autres adultes ou d'une quelconque contrariété qu'il subirait. Cette situation menait à des conflits majeurs au sein de la famille, à des actes de violence entre l'enfant surtout quand il est devenu adolescent, et sa mère ou son père. La consultation a été déclenchée parce que l'adolescent avait mis en route tout un simulacre de meurtre de sa mère. Même une fois que les relations entre les trois protagonistes sont devenues plus sereines la mère ne pouvait relâcher la surveillance de son fils qui, entre-temps, était devenu universitaire. Elle contrôlait si sa voiture était bien garée et s'installait dans la salle d'attente dix minutes avant l'heure de consultation du jeune pour

constater qu'il était bien en traitement chez moi et qu'il venait à l'heure.

D'autre part, les études sur les life-events nous ont appris encore une autre chose qui semble en soi assez normale et naturelle: leurs effets ne dépendent pas seulement du type d'événement mais aussi du **moment** où il intervient dans la vie individuelle ou familiale et surtout de la **réponse**. Dans ce contexte a été développée la notion de mécanisme de "coping" qui peut être traduite d'une façon un peu sommaire par "possibilité de confrontation". En même temps les facteurs de vulnérabilité et de protection sont apparus dans la littérature spécialisée. Le concept de coping autant que ceux de protection et de vulnérabilité ont été développés par rapport aux ressources et à l'adaptabilité de l'individu et de sa famille, ainsi qu'à la mobilité et la force de l'appareil psychique. Le sujet n'est plus considéré comme un élément passif mais actif. Il peut plus ou moins bien et adéquatement mobiliser des ressources contre les événements extérieurs qui l'envahissent. Dans cet ensemble de recherches et de réflexions modernes un nouveau concept est apparu, celui de la **stratégie** utilisée par chaque individu pour maîtriser les événements et les situations traumatisants. Prenons l'exemple d'un accident de la route, événement violent par définition. Selon le type de fonctionnement psychique et familial, l'âge et le sexe du sujet, celui-ci pourra utiliser diverses stratégies, par exemple en mobilisant toute la famille à son chevet pour partager son infortune et sa détresse. Le sujet pourra aussi souffrir d'angoisses et de cauchemars, se retirer et ne parler à personne de sa souffrance. Il pourra encore nier toute atteinte physique ou psychique, faire semblant que tout va pour le mieux, avec lui-même et avec ses proches, que rien de grave ne s'est passé. Une autre stratégie que pourra utiliser l'accidenté sera de se permettre de réfléchir sur ce que cet accident signifie dans sa vie, pour sa famille, se permettre de se faire soigner et d'entrer dans un processus de guérison. Cet exemple peut aussi s'appliquer à des conflits et à des actes de violence dans la famille. Le plus souvent la famille a des ressources suffisantes pour utiliser ces événements d'une façon constructive. Mais il nous appartient de reconnaître

derrière différents signes sur les plans social, psychologique, médical, la souffrance et la demande d'aide que la famille peut manifester mais qu'elle cache souvent.

Conclusion

Ma conclusion sera très brève: dans toutes les familles existent des incidents violents, signes de désarroi et de détresse qui frappent autant l'individu que l'ensemble du système familial. La violence physique demande une autre aide que la violence psychique parce qu'elle met directement en cause la santé, et parfois même la vie. Elle est aussi l'expression de la destruction des barrières assurant l'intégrité corporelle. Les membres de la famille, à défaut de pensée et de parole, sont passés à l'acte. La violence psychique, tout aussi dramatique et plus fréquente que la violence physique, peut entraîner de graves blessures marquant profondément la vie relationnelle et affective. **La souffrance psychique est souvent plus terrible que la souffrance physique.** Elle peut conduire jusqu'à la **mort psychique**, qui s'exprime par la détresse, la résignation, le désespoir et l'absence totale de désir.

La prévention et le traitement de la violence ne peuvent être simplement délégués au spécialiste. Ils sont notre affaire à nous tous et demandent un changement de notre point de vue, un changement de valeurs. On pourrait trouver une analogie dans la pensée de la médecine qui, dans son aspect d'examen physique et psychique, évalue essentiellement les dysfonctionnements ou les déficits, ce qui a amené à parler de "défectologie". Par contre, la prévention a pour premier but de déceler et de mobiliser les ressources. Le combat est perdu si nous pensons que la négation de la violence qui nous habite est la seule issue. Nous devrions montrer qu'il est possible de métaboliser la violence grâce à la solidarité et surtout la tolérance. Trop souvent encore cette tolérance est considérée comme une faiblesse et une lâcheté, alors qu'il s'agit d'une attitude créatrice et dynamique. La prévention doit privilégier la sécurité intérieure, les valeurs humaines, l'épanouissement de la personnalité et valoriser les relations intra- et extrafamiliales. Ceci nous amène à opérer des choix, par exemple à renoncer à une compétitivité à outrance au détriment du plaisir de faire, d'entreprendre et de créer. Faire un choix exige l'abandon de notre toute-puissance et la mise en place de priorités et de centres d'intérêts. Nous pouvons aussi dire ceci d'une autre manière en

citant l'histoire du soldat de C.-F. RAMUZ que STRAVINSKY a mise en musique: "Un bonheur c'est tout le bonheur, deux bonheurs c'est comme s'il n'existe pas".